



CINEMA | **MUSIQUES** | LIVRES | SCENES | ARTS | ENFANTS

RENDEZ-VOUS CRITIQUE

« **69 BATTEMENTS PAR MINUTE** »,
DE **CLAIRE DITERZI**

*Peuplées de rêves et de démons, des chansons
qui cognent comme des battements de cœur.
On en sort empli de rage et d'énergie.*



Outre l'album, l'artiste propose le « Journal de création » de ses seize chansons et autant de vidéos.

69 BATTEMENTS PAR MINUTE

CHANSON
CLAIRE DITERZI

###

C'est quoi, une chanteuse? Depuis plus de quinze ans (et surtout son album *Tableau de chasse*, inspiré de tableaux et de sculptures, en 2008), Claire Diterzi ne cesse de poser la question. A nous. Et d'abord à elle-même. Chacune de ses créations est une brique portée à l'élaboration d'une réponse mouvante, complexe, inconfortable et passionnante. Témoin ce nouveau disque, qui gratte, pique, fait sourire, dérange, interroge. Plusieurs fois, il fait écho aux chapitres précédents : Diterzi chante une histoire, la sienne, qu'elle dévoile comme jamais dans une mise en abyme permanente (jusqu'à réinjecter un peu d'une vieille

chanson dans le titre d'ouverture). Sans faux-semblant, elle s'y montre rageuse ou douloureuse. « *Mon corps pleure, il n'y a pas de mot* », répète-t-elle au milieu de l'album, dans un chœur implorant. Et assez sidérant. C'est sa vie, sa survie, qui se jouent ici. A la première écoute, on est déstabilisé. A la seconde, intrigué. A la troisième, conquis. Aux suivantes, euphorique. On en sort empli de rage et d'énergie.

Enfant du punk rock ayant travaillé avec le chorégraphe Philippe Decouflé ou le metteur en scène Marcial Di Fonzo Bo, Claire Diterzi reste, jusqu'à nouvel ordre, la seule artiste de musiques dites « populaires » à avoir été admise à la Villa Médicis... Elle est, assurément,

bien plus qu'une chanteuse; et son *69 Battements par minute* est bien plus qu'un album. C'est un triptyque multiforme, composé de seize titres, seize vidéos, et d'un « Journal de création », lui-même davantage qu'un simple carnet de bord. Dans une langue acérée, entre dessins, notes et griffonnages insolents, elle y livre des réflexions profondes sur l'art; des secrets sur la genèse des chansons, en partie nourries des textes du dramaturge Rodrigo García (voir encadré); des considérations irrésistiblement piquantes sur ses producteurs; des confidences sur son présent et son passé. Le récit est hilarant, même lorsqu'il est dramatique; depuis toujours, la dérision est son antalgique préféré... Et ainsi, sur fond d'*d'Edipe amoiché*, se devine ni plus ni moins la matrice même de son engagement artistique : la tension entre l'enfance et l'âge adulte. Entre la foi et la trahison. La violence et la douceur. L'essentiel et le dérisoire. De ces frottements ont jailli ses nouvelles chansons, peuplées de démons et de rêves récurrents. Sous leur esthétique éruptive pointe la vulnérabilité – le cœur d'artichaut du livret. Et derrière l'artiste chahuteuse, une petite fille chahutée. Bien souvent bouleversante.

A la fin, comme toujours avec elle, les sentiments sont à vif. Les choix musicaux cohabitent ou se heurtent : au milieu d'une tonalité rock et électrique, la chanteuse dégaine un petit instrument acoustique (*Vivaldi et le ukulélé*), des saturations iconoclastes (*Berger Allemus Dei*), des rythmiques dansantes (*Je suis contre l'amour*). La voix, synthétisée ou non, déploie un spectre XXL. Les mots, directs, verts, râpeux,



joueurs, prennent les codes à rebrousse-poil (*Je suis un pédé refoulé, Tu voles de mes propres ailes*), ou imposent le silence (*Ma bouche : ton écluse, Interdit de jeter son chewing-gum*, en partie parlés)... Du début à la fin, le disque est une tornade, un concentré de sensations fortes sur l'amour, le couple, la confiance. Elle ne pouvait lui donner meilleur titre : 69 battements par minute, ce n'est autre que le relevé authentique de ses propres pulsations cardiaques. Décidément unique sur la scène française, Diterzi nous met à son rythme, qui n'est jamais de tout repos.

A ce jour, des seize vidéos promises, seules les trois premières sont visibles : l'une (*L'avantage avec les animaux*) débute comme un gag, puis se fait dérangeante ; la seconde (*Infiniment petit*) met en scène un Denis Lavant aussi géant qu'impressionnant. La troisième (*Interdit de jeter son chewing-gum*) fait du couple une lutte au corps à corps comme on n'en a jamais vu... En attendant les suivantes, on réécoute le disque, et on se délecte de son prolongement scénique, d'une force tout aussi cinglante. « *Mon corps a pleuré, il y a des mots* », conclut la chanteuse à la fin du parcours, tel un pied de nez au silence de la douleur. *69 Battements par minute* est un accouchement créatif ; peut-être aussi une renaissance personnelle. Les motifs s'y emboîtent et s'y découvrent peu à peu. Dans son journal, Claire Diterzi avait prévenu : « *Une œuvre d'art n'est lisible que par approfondissements successifs.* » On ne se lasse pas d'approfondir celle-ci. Qui nous marquera longtemps.

– Valérie Lehoux

| 1 CD *Je Garde le Chien/Au Pays des Merveilles* | *Journal d'une Création*, éd. Je Garde le Chien, disponible lors des concerts ou en librairie à partir du mois d'avril.

LA GIFLE DE GARCÍA

Claire Diterzi, qui assure ne pas lire, est tombée un jour sur un petit livre du dramaturge argentin Rodrigo García (qui, à 51 ans, dirige le centre dramatique national de Montpellier) : *Je préfère que ce soit Goya qui m'empêche de fermer l'œil plutôt que n'importe quel enfoiré*. Ça sonnait comme une gifle. Et comme l'une de ses chansons. Dans la foulée, elle en dévora d'autres, vit et revit plusieurs de ses pièces, y retrouvant un peu de ses états d'âme d'alors, chamboulés par une trahison amicale et professionnelle. Les travaux de García, qu'elle ne connaissait pas personnellement, ont accompagné son nouveau projet. Dans six des seize chansons de l'album, Diterzi a injecté des mots de l'écrivain, qu'elle a parfois mêlés aux siens. La symbiose est si naturelle qu'à l'écoute on ne fait pas la différence. Pour l'un comme pour l'autre, l'écriture est incisive, et sans appel.



PAGES La chanteuse dévoile en tournée son nouvel album autoproduit, dont elle narre la gestation dans un journal.

Avec 69 battements par minute, Claire Diterzi défend l'idée d'une «chanson contemporaine». PAR GILLES RENAULT

Claire Diterzi, libre entre les lignes



CLAIRE DITERZI

CD: **69 BATTEMENTS PAR MINUTE** (Je garde le chien)
En concert le 25 mars à Pau (64),
le 26 à Brive-la-Gaillarde (19),
le 2 avril à Bron (69)...

JOURNAL D'UNE CRÉATION éd. Je garde le chien, en vente les soirs de concerts et en librairie en avril.

Soyons lucide : il existe un pourcentage très minime de nos congénères qui guettent avec fébrilité la sortie d'un nouvel album de Claire Diterzi. N'empêche, si par malheur celle-ci venait un jour à disparaître du paysage musical, le vide serait assurément plus grand que ne le laisserait penser son poids économique, somme toute modeste. Car notre béguin s'est converti en attachement sincère et durable à mesure que l'artiste confirmait de projet en projet une envie insatiable d'agrandir et d'interroger l'horizon pop, frotté tour à tour (et parfois même conjointement) à l'art pictural, la danse, l'histoire ou le cinéma.

Décalée. Biberonnée au DIY punk rock avec le groupe tourangeau Forgette Mi Note (dont l'autre amazone, Julie Bonnie, aujourd'hui recyclée dans la littérature, vient juste de sortir un deuxième roman chez Grasset, *Mon amour*), Claire Diterzi conduit seule sa barque depuis quinze ans. Pas misanthrope pour autant, elle a collaboré avec le chorégraphe Philippe Decoufle (le spectacle *Iris*, en version disque et tournée), la réalisatrice Anne Feinsilber (la BO du docu *Requiem for Billy the Kid*), ou le metteur en scène de théâtre Marcial Di Fonzo Bo (l'hybride *Rosa la rouge*, évocation de la pasionaria Rosa Luxembourg). Même les non initiés l'auront compris : Diterzi voit grand. Trop, à l'évidence, pour les

esprits étriqués de la bande FM qui n'ont jamais su par quel bout prendre ce tempérament ardent, résolu à aller coûte que coûte de l'avant. Sa doxa : «*Quand on sort des clous avec une chanson, on est illégitime, voire prétentieux. Pour les gens, une chanson doit répondre à des critères sentencieux qui les rassurent par leur familiarité... Ce n'est pas ça que j'attends de l'art.*»

Ce début d'année nous ramène l'insubordonnée sur l'air aventureux du «qui m'aime me suive et advienne que pourra». Nouvelle pierre à l'édifice, *69 battements par minute* ne dénote aucun signe de fléchissement chez la quadra décadée. Au contraire : la livraison 2015 existe en format album, concert, clips vidéo (autant que de chansons, en cours de fabrication) et journal de bord.

De ces diverses occurrences imbriquées, la dernière est sans doute la plus singulière et captivante. Claire Diterzi sait écrire et ce qu'elle raconte fait souvent mouche. Sans fard, la musicienne déballe ainsi de l'intérieur – autant qu'à découvert – une année de gestation d'autant plus portée à bout de bras que la naissance finira par passer par les joies (émancipatrices) et affres (financières) de l'autoproduction.

Chemin faisant, on tombe sur l'auteur et metteur en scène hispano-argentin Rodrigo García, élevé au rang de guide spirituel («*Rodrigo García est infiniment grand. Parce qu'il est infiniment conscient de l'infini où on est englouti*»); l'«*amie Christine*», qui prête sa «*maison au fond des bois*» propice à l'imaginaire comme à l'introspection; le souvenir d'un père qui «*aurait tué pour avoir un fils*» et dont on

découvrira l'abjection criminelle au détour d'une phrase-couperet; une radiographie faisant état de «*culs-de-sac pleuraux libres*»; un vieux magnéto-cassette qui ressemble à un camion de pompier... Bref, de l'intime et de l'universel, du spontané et du réfléchi fertilisant les mille et une facettes du disque *69 battements par minute* dont Claire Diterzi, plus à une bravade près, anticipait l'enthousiasmante version live, un mois avant sa sortie, début février au théâtre des Bouffes du Nord.

Vestale. A son avantage sur scène, où l'entoure dorénavant un trio masculin guitare/basse-claviers/batterie-machines (en lieu et place d'Etienne Bonhomme, complice des précédentes tournées), Diterzi l'est un peu moins sur disque. En tout cas si l'on compare avec certains antécédents (*Boucle*, *Tableau de chasse*). Profus et échelonné, agaçant même quand elle abuse d'effets vocaux trafiqués dont on ne saisit pas la pertinence, *69 battements par minute* n'en demeure pas moins une ode vibrante à la liberté artistique. Avec ses seize titres – dont six sur des textes de Rodrigo García –, il arrive que l'ensemble produise des étincelles (*Infiniment petit*, *Interdit de jeter son chewing-gum*) dans sa déclinaison combustible et fantasque du tout feu tout femme (gorgone, sylphide, succube, vestale...). Défendant l'idée d'une «*chanson contemporaine*», au sens où il existe déjà une danse ou un théâtre affublés de la même épithète, Claire Diterzi prolonge son matricat rock, étreignant les contours d'une personnalité tour à tour militante, inquiète, caustique, crâne et sensible. Pas moins.

CULTURE

Claire Diterzi, l'affranchie

CHRONIQUE Son nouveau projet, « 69 Battements par minute », confirme l'audace de cette chanteuse pas comme les autres.



Claire Diterzi n'est définitivement pas une chanteuse comme les autres. Classez-la dans la case chanson et elle maîtrisera son travail d'influences picturales, théâtrales ou cinématographiques. Envoyez-la à la Villa Médicis et elle s'attirera les foudres des tenants de l'institution qui ne comprennent pas qu'une artiste de musique populaire ait accès à ce temple de la culture. Diterzi dérange, elle bouscule, et elle ravit. *Tableau de chasse*, *Rosa la rouge* et *Le Salon des refusées* ont constitué quelques-unes des expériences menées par cette aventurière de la scène. Depuis ses débuts au sein du collectif Foguette Mi Noite, au début des années 1990, Diterzi explore une voie alternative, empruntant des contre-

lees plutôt que l'autoroute. « Depuis toujours le *jonctionariat* "t'es une chanteuse, tu fais des chansons, tu sors un disque, promo, tournée" me gonfle », écrit-elle dans son *Journal de la création*. Vendu lors de ses récents concerts aux Bouffes du Nord, ce programme a des allures de manifeste. Elle y révèle son désir de s'inscrire dans une démarche singulière. « J'aimerais faire de la chanson contemporaine. Mais ça n'existe pas. »

Un œil acéré

Si une telle dénomination n'est pas en core répertoriée, le propos artistique de la quadragénaire ressemble à s'y méprendre à cette définition. Claire Diterzi n'a pas attendu la crise du disque pour envisager sa musique sur le plan du concert plutôt qu'au rythme des sorties d'albums. *69 Battements par minute*, son nouveau projet, a ainsi été présenté sur scène avant d'être disponible sous forme d'enregistrement. À partir d'écrits de Rodrigo Garcia, la musicien-



Dans *69 Battements par minute*, Claire Diterzi panache les sonorités avec une fantaisie qui n'appartient qu'à elle.

ne a conçu une heure de chansons nouvelles. Entre ukuléle et Gibson électrique, elle explore une instrumentation qui joue sur les contrastes. Ancienne étudiante en arts appliqués, Claire Diterzi y panache les sonorités avec une fantaisie qui n'appartient qu'à elle. Voix haut perchée, grincements de guitare saturée, programmations rythmiques, *69 Battements par minute* consacre la singularité de cette femme à l'œil acéré.

Elle a choisi de faire de ses obsessions le cœur même du spectacle, dévolant ses intentions à mesure de l'écriture. Entre confessions personnelles, observations du quotidien, questionnements quant à la place de l'art dans notre vie, Claire

Diterzi brosse un tableau diablement vivant. Véritable ménagerie, *69 Battements par minute* ne cherche pas à organiser le chaos : il s'en repaît, avec une gourmandise exacerbée. La « *diva en éternel développement* », comme elle se définit elle-même, a abandonné la course depuis longtemps. Elle ne craint plus de montrer ses plaies et blessures, de les exhiber, pour mieux les sublimer et en faire le sel de sa création.

On rit souvent, on pleure parfois, on est aussi dérangé par ce numéro d'équilibriste. Impudique quand elle relate ses débâcles sentimentaux, cruel le lorsqu'elle dénonce l'étroitesse d'esprit, grossière quand il le faut, Claire

Diterzi campe un personnage de plus en plus affranchi des conventions avec ce nouveau spectacle. Les chansons peuvent s'écouter sans le support de la mise en scène, mais le fil narratif du spectacle renforce leur cohésion.

Devant le désintérêt à peine poli de son label, Claire Diterzi a décidé de produire son nouvel album elle-même. Une manière supplémentaire de se démarquer du système de représentation classique. Après vingt ans de carrière, elle a peut-être renoncé à devenir une chanteuse populaire, mais certainement pas à jouer avec les formes artistiques à sa disposition. Tant mieux pour nous. ■

ENTRETIEN

APRÈS DE NOMBREUSES COLLABORATIONS AVEC LE MONDE DU THÉÂTRE ET DE LA DANSE, ELLE PRÉSENTE « 69 BATTEMENTS PAR MINUTE », CRÉATION MUSICALE INSPIRÉE DE SES LECTURES DU DRAMATURGE RODRIGO GARCÍA. RENCONTRE AVEC UNE ARTISTE QUI N'A PAS LA LANGUE DANS SA POCHE.

CLAIRE DITERZI

Qu'est-ce qui vous a plu dans l'écriture de Rodrigo García ?

Il est anticonformiste. Il a un ton à la fois très drôle et très violent. Il parle de sujets graves. Ce qui m'intéressait de travailler par rapport à lui, c'était aussi de déplacer le monde de la chanson dans lequel je ne me trouve pas forcément à ma place. C'est un projet très rock, en écho à la violence de Rodrigo García. J'essaie toujours de théâtraliser mes concerts, de rendre l'objet beau et surtout qu'il raconte quelque chose. Toute l'année 2014, j'ai écrit un journal de bord [disponible les soirs de concerts] qui explique toute la gestation de cette création. C'est d'une part très drôle et en même temps assez féroce dans l'humour.

Comment vous est venue l'idée d'en faire un spectacle ?

Tout est parti d'une colère. Il y a des choses que j'ai vécues dans ma vie qui ne me plaisent pas, qui m'ont choquée et qui m'ont fait

vraiment sombrer. Un peu comme dans la chanson « Pull marine » d'Adjani : « ... J'ai touché l'fond d'la piscine... » On se laisse couler et puis, soudain, soit on crève, soit on fout un bon coup de saton au fond de la piscine ; on se relève et on prend sa respiration hors de l'eau. Rodrigo García est quelqu'un d'extrêmement engagé. J'aime la puissance et la violence de son écriture. Il m'a donné le courage de mon audace. Le spectacle parle du comportement des uns envers les autres, de l'opportunisme, de la vulgarité de mon métier. J'essaie de bousculer, je ne brosse pas les gens dans le sens du poil. Rodrigo García ose. C'est le punk du théâtre contemporain !

Vous avez créé votre label « Je garde le chien », est-ce une volonté de garder le contrôle ?

Avoir un label demande beaucoup de temps, d'énergie, mais c'est un cadeau parce qu'on apprend plein de choses. On n'est jamais

mieux servi que par soi-même. Être artiste, c'est fouiller au fond de ses tripes, descendre vraiment dans les entrailles des choses, et des fois, ce n'est pas beau, et c'est ça qui est bien ! Rodrigo García m'a aidée à formuler les choses qui sont sales. C'est en ça que, dans le milieu de la chanson, je ne me trouve pas tellement à ma place, c'est beaucoup trop propre et consensuel. J'ai souvent un public cultivé, curieux. Je peux lui balancer ce que je veux, il me suit. C'est sur la longévité que j'ai acquis ce public fidèle. C'est beaucoup plus intéressant que le feu de paille d'une chanson. Vendre des disques, j'en ai rien à foutre ! Parce que, d'accord, ça rapporte du pognon, tu brilles un peu, mais qu'est-ce que c'est, dans la vie ? Ce qui compte, c'est d'être sur le terrain avec une équipe et de rencontrer des gens. *R.E.*

► Bouffes du Nord
Renseignements page 168.